

MAËLIS MICHELLIER

LES ORAGES
D'ÉLISA

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042522124

Dépôt légal : octobre 2025

Prologue – Juste avant

Bruxelles. Octobre.

L'air sentait la pluie, une odeur lourde et humide qui se glissait entre les murs de pierre, s'accrochait aux pavés comme une brume persistante. Sous les réverbères, les trottoirs lui-saient, presque vivants, comme si la ville elle-même attendait quelque chose, ou quelqu'un.

Élisa, vingt-six ans, avançait vite, les mains profondément enfouies dans les poches de son manteau beige. Ses écouteurs diffusaient une chanson douce, une mélodie ancienne qu'elle n'écoutait plus vraiment, mais qui se glissait comme un fil ténu dans le silence intérieur qu'elle cherchait à préserver. La musique n'était pas un refuge, mais une manière d'éviter d'entendre ses propres pensées.

Elle traversa la rue, frôlant la lumière d'une boulangerie dont les vitres étaient couvertes de buée. Une chaleur orangée se devinait à l'intérieur, contrastant avec la morsure du froid extérieur. Elle accéléra le pas, poussa enfin la porte de la librairie où elle travaillait.

À peine entrée, une odeur l'enveloppa : celle du papier ancien, de la poussière discrète, du bois poli par les années. Ici, elle avait trouvé une forme de sécurité, un cocon fragile. Presque invisible au milieu des rayons, elle pouvait se croire hors du monde. Presque seulement.

Car, depuis dix ans, une compagne obstinée rythmait sa vie : l'épilepsie. Présente comme une musique souterraine, tantôt lointaine, tantôt brutale. Des absences au milieu d'une

phrase, des éclairs derrière les paupières, des réveils dans le vide. On lui avait appris à anticiper, à s'adapter, à calculer ses gestes comme des équations. Mais personne ne lui avait appris à vivre avec l'angoisse. Celle d'être vue ainsi, vulnérable. Celle d'être définie par un mot qu'elle avait longtemps refusé de prononcer.

Alors, elle avait construit un équilibre fragile : des tisanes tièdes à la camomille, des nuits complètes, des routines sans surprise. Ne pas trop aimer, ne pas trop espérer. Juste maintenir l'ordre, comme un funambule s'accrochant à son fil.

Ce soir-là, rien ne semblait devoir bouleverser cette routine. Rien... sauf ce frisson ténu dans sa nuque, cette sensation de guet-apens invisible. Et ce message inattendu, discret, mais assez fort pour décaler son univers d'un millimètre – parfois suffisant pour tout faire basculer.

Tout commence souvent ainsi, par un rien.
Juste avant que tout ne change.

Chapitre 1 – Le refuge

La librairie où travaillait Élisabeth était petite, presque cachée entre un salon de thé aux vitres embuées et un vieux cordonnier qui sentait le cuir et la colle. On pouvait passer devant sans la remarquer, mais ceux qui en franchissaient la porte revenaient, irrésistiblement, comme attirés par une chaleur discrète, une promesse silencieuse.

Sur la vitrine, Élisabeth avait peint à la main, en lettres blanches légèrement tremblantes :

« Ici, on soigne les âmes par les mots. »

Ce n'était pas seulement une phrase d'accroche pour séduire les passants. C'était une prière. Un aveu, même. Elle avait besoin d'y croire, elle autant que ceux qui entraient.

À l'intérieur, chaque rayon ressemblait à une île. En face du comptoir, la poésie formait comme un jardin secret, dense et fragile. À gauche, les romans contemporains s'étendaient comme un archipel hétéroclite, fait de voix nouvelles, d'expériences intimes, de récits inachevés. Les classiques, eux, régnaient en hauteur, perchés en haut d'un escalier étroit dont les marches grinçaient à chaque pas. Les atteindre, c'était gravir un souvenir.

Élisabeth avait arrangé ces étagères avec la rigueur d'une archiviste et la tendresse d'une survivante. Chaque livre avait trouvé une place, chaque titre une maison. Elle connaissait l'emplacement exact de chacun, comme on connaît les visages d'une famille silencieuse.

Les clients réguliers avaient appris à la deviner à travers ses conseils. Elle ne recommandait jamais un ouvrage par hasard : ses choix étaient précis, délicats, souvent justes. Et toujours sincères. Certains repartaient avec l'impression qu'elle leur avait offert bien plus qu'un livre : une respiration, un phare discret dans la nuit.

Souvent, après la fermeture, elle restait. Les lumières tamisées adoucissaient les angles, et elle se préparait une tisane brûlante – camomille, lavande, fenouil – dans une petite tasse fêlée. Elle s'installait alors dans le fauteuil près de la baie vitrée, et lisait à voix basse pour elle seule des fragments de Rilke, de Yourcenar, ou de Borges. Des mots choisis non pour leur bruit, mais pour leur silence, pour l'espace qu'ils laissaient à l'intérieur d'elle.

Ces instants suspendus ressemblaient à des trêves. Pendant quelques minutes, son corps lui appartenait, docile, paisible. Mais la faille restait. Ce vide profond, ce besoin plus ancien que les livres. Un besoin de chaleur humaine, d'un regard sans crainte, d'une peau contre la sienne.

Ce dont elle avait le plus besoin, aucun livre ne pouvait le lui donner. Elle en était consciente. Et c'était peut-être cela, le plus cruel.

Chapitre 2 – Les livres comme des bouées

Les journées à la librairie se ressemblaient, mais chacune avait ses nuances. Le matin, les rayons encore silencieux accueillait les premiers clients : un étudiant pressé, une femme âgée venue chercher un roman de sa jeunesse, un père tenant son enfant par la main. Chacun entrait comme dans une chapelle secrète.

Élisa observait ces allées et venues avec une attention particulière. Les livres étaient pour elle plus que des objets : c'étaient des bouées jetées dans l'océan. Elle savait que certains sauvaient des vies, discrètement, sans bruit.

Elle-même s'y accrochait. Chaque soir, elle reprenait son carnet rouge, celui offert par sa grand-mère, et notait des phrases courtes, parfois inachevées, parfois seulement un mot. Ces mots étaient ses propres bouées. Ils l'empêchaient de sombrer.

Le soir, quand les volets étaient tirés et la rue déserte, elle laissait la bouilloire chanter doucement. Elle choisissait un auteur comme on choisit une présence : Pessoa pour ses abîmes, Duras pour ses silences, Char pour ses fulgurances. Elle lisait à voix basse, murmurant chaque mot comme une incantation.

Elle savait qu'elle survivait grâce à ce rituel. Mais survivre ne suffisait pas toujours.

Il y avait des soirs où la faille se rappelait à elle, brutale. Où aucun vers, aucune phrase, aucune métaphore ne suffisait

à combler le creux. Alors, elle restait immobile, les mains serrées sur sa tasse tiède, le regard perdu dans le vide. À ce moment-là, la librairie ressemblait moins à un refuge qu'à une cage tendre, dont elle ne trouvait pas la sortie.

Pourtant, chaque matin, elle recommençait. Elle ouvrait la porte, allumait les lumières, et souriait aux premiers clients. Comme si les livres, même fragiles, continuaient de flotter pour elle.

Chapitre 3 – Un regard dans la foule

Ce jeudi-là, Élisabeth avait fermé la librairie plus tôt que d'habitude. Elle n'aimait pas quitter ses habitudes, mais ce soir, elle s'était laissée tenter par une affiche aperçue le matin même : Salon littéraire – Centre culturel de Flagey. Peut-être parce que l'idée de se fondre dans une foule anonyme lui semblait soudain plus supportable que de rester seule avec ses pensées.

Bruxelles, en fin d'après-midi, vibrait d'une agitation discrète. Les pavés encore humides reflétaient les néons des cafés, les tramways passaient en gémissant, et l'air transportait l'odeur mélangée de gaufres sucrées et de pluie séchée. Élisabeth marchait vite, comme toujours, le col de son manteau remonté.

Le centre culturel était lumineux, presque trop. Les couloirs résonnaient des pas et des murmures de ceux venus chercher des mots comme d'autres cherchent une chaleur. Elle se glissa à l'intérieur, serrant son sac contre elle.

C'est là qu'elle le vit.

Un homme, la trentaine, silhouette un peu désordonnée, boucles brunes en bataille, yeux clairs. Dans ses mains, un recueil de René Char : *Le ciel, la terre*. Il le tenait comme on tient une braise, délicatement, sans serrer, mais avec une intensité évidente, comme si lâcher ce livre aurait signifié se trahir lui-même.

Il lisait debout, immobile, au milieu du couloir, indifférent au va-et-vient autour de lui. Élisabeth, arrêtée à quelques mètres,

fut frappée par cette scène : il semblait habiter un monde parallèle, où le silence existait encore.

Elle l'observa plus longtemps qu'elle ne l'aurait dû. Ce n'était pas seulement son allure. C'était cette impression étrange : il paraissait porter une guerre intérieure, mais sans armes visibles.

Leurs regards se croisèrent. Une seconde seulement, mais suffisante pour qu'un frisson la traverse. Elle détourna les yeux, gênée, prête à s'éloigner.

Pourtant, il parla. Une phrase banale, presque timide :
— Vous aimez René Char ?

Sa voix avait ce timbre un peu grave, mais calme. Elle répondit par un signe de tête, hésitant. Ils échangèrent quelques mots, maladroits, mais sincères.

Il s'appelait Adrien.

Ce fut bref, une rencontre minuscule, presque rien. Pourtant, en rentrant chez elle ce soir-là, Élisabeth avait la sensation qu'une fissure s'était ouverte dans sa routine. Et dans cette fissure s'était glissé un souffle nouveau, aussi troublant qu'effrayant.